ALBER JHOUNEY

LES
LYS NOIRS

PARIS

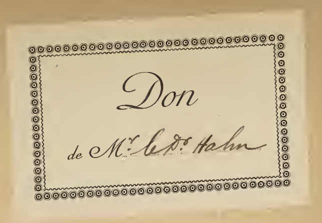
GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR
58, RUE SAINT-ANDRÉ DES ARTS, 58
Anciennement 112, boulevard St-Germain, 112

—

1888

LES

LYS NOIRS



DU MÊME AUTEUR :

LE ROYAUME DE DIEU

ALBER JHOUNEY

LES

LYS NOIRS

PARIS

GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR

58, RUE SAINT-ANDRÉ DES ARTS, 58

Anciennement 112, boulevard St-Germain, 112

1888

LES LYS NOIRS

Profonds lys ténébreux, vous êtes le symbole
De la Kabbale sainte et de mon triste cœur.
Votre parfum m'imprégne ô lys, et votre odeur
Se répand, à mon souffle unie, en ma parole.

La science du Mage est noire comme vous,
Comme vous idéale et jalousement pure,
Et, dans sa pureté de songe hors nature,
Mon esprit vous ressemble encor, sombre et jaloux.

Vous êtes ténébreux comme l'éther immense
Qui s'enfonce plus haut que la voûte d'azur.
Votre calice est tel que le Sépher obscur
Où dort la vérité dans l'ombre du silence.

Fleurissez lentement, frères de mon esprit,
Sur les monts des voyants loin de la terre immonde.
Pendant que Dieu prépare un maître unique au monde
Et l'accomplissement des vœux de Jésus-Christ.

Dans les rochers de la divine solitude
Où, dominant de haut les peuples haletants,
Les Prophètes voilés règlent le cours des temps,
Vous parfumez la paix de leur béatitude.

Les lys blancs sont la foi, vous êtes l'Absolu.
Vous croissez au cerveau du Grand Hiérophante.
Et vous aimez la force occulte et triomphante
Qu'ignore un monde né parce qu'elle a voulu.

Les grottes de basalte et les monts de porphyre,
La nuit et l'Océan, les cèdres, le désert,
Les solitaires nus dont le corps a souffert
Cent ans de visions et cent ans de martyre.

Ce que trace la main du bras qu'on ne voit pas,
Le juge sans parler pensant le mot qui tue,
La vengeance de Dieu, calme et noire statue,
Sans colère écrasant un peuple à chaque pas.

Ceux qui, les poings tranchés, par les dents se suspendent
Et les pieds arrachés, marchent sur les genoux,
La Vierge, au cirque plein de tigres et de loups,
Chantant pendant que ses entrailles se répandent.

Tout cela vous l'aimez comme je l'aime ô fleurs
De la volonté sombre et de l'amour sauvage.
Quand je vous vois grandir aux vallons du mirage,
Je crois, magiquement, voir fleurir mes douleurs.

SORATH

Toi qui es né, toi qui seras victoire et vie
Et n'auras pas connu les tortures des saints,
Antéchrist qui, superbe et couché sur les seins
D'Isis, seras cru Dieu par la chair asservie.

Quand le Messie apparaissant au rouge ciel,
Viendra réaliser pour jamais sur la terre,
Par concentration des forces du mystère,
L'Église immuable et l'empire universel,

Un haut lys noir sera dans sa main lumineuse,
Et tu blasphèmeras, roi des cinq continents,
Tes yeux froids resteront ouverts. Les cieux tonnants
Ne feront pas trembler ta Babel caverneuse.

Et contre Dieu tu marcheras avec tes rois,
Tes pontifes, l'armée innombrable et tes femmes.
Tu lèveras la croix entre tes mains infâmes.
Tu feras même des miracles par la croix.

Ton cortège sera comme l'aube, l'aurore,
Le couchant et le clair de lune ensemble aux cieux.
Ils te loueront, deux fois damnés et monstrueux,
Les frères de Sodome et les sœurs de Gomorrhe.

Et deux cents millions de guerriers te suivront.
Et, les élus vaincus, au fond des solitudes,

A Josaphat, assis parmi des rochers rudes,
Le lys noir à la main et l'auréole au front,
Tu trouveras enfin, plein d'une paix étrange,
Seul, ne te voyant pas et ne t'écoutant pas,
Le Messie, et, joyeux, en riant tu tordras
Ta bouche monstrueuse en ton visage d'ange.

Triomphal enivré des applaudissements
De deux cents millions d'hommes, assuré d'être
Pour un temps éternel leur extase et leur maître,
Tu livreras le Christ aux bourreaux écumants.

Mais lui renversera tes serviteurs, sans faire
Un geste et sans parler; puis il ira vers toi
Tu sentiras ton cœur trembler un vague effroi
De ce triste regard et ce front de lumière.

Ce que rien n'aura pu souiller, la pureté
Profonde, l'amour fort comme la mort sereine
De lui rayonneront sur toi, l'homme de haine.
Tu t'agenouilleras devant cette clarté.

Frissonnant, les yeux fous de honte et d'épouvante,
Malgré toi pénétré d'humiliants remords,
Et n'osant pas toucher ni regarder ce corps.
Où la divinité douloureuse est vivante;

Ne te rappelant plus ton règne évanoui
Mais seulement le sang versé sur le Calvaire
Pour toi, sans repentir pourtant et sans prière
Et muet, Tu mourras à genoux devant Lui.

LE SCEPTRE DE FER

Et nunc Reges intelligite.

Rois, Prêtres, Nations qui formez sur la terre
La Bête dont le front porte le mot : Mystère,
Rois, Prêtres qui tordez vos mâchoires d'airain,
O vous, têtes du monstre, et qui, rongeant le frein
De la fatalité, vous déchirez, sanglantes,
Entre vous et mordez de vos dents violentes
Le grand corps de la Bête à vos fureurs livré,
Vous nations, le corps aveugle et lacéré,
Mais qui, demain vengé de son dur esclavage,
Epreindra brusquement d'une étreinte sauvage
Et creusera le front de ses maîtres anciens
Avec ses griffes, ô vous tous, antichrétiens,
Certes ils viennent moins le crime et la souffrance
De votre iniquité que de votre ignorance.

Rois — et ce nom d'orgueil à la raison comprend
Tous les dominateurs par force ou loi — le rang

Et le titre ne sont que choses de paraître
Et tel ministre est plus empereur que son maître,
— L'élu du peuple : atome et fraction de roi —
Votre esprit est souvent moins que votre œuvre étroit,
Tous vous faites le mal sans vivre tous injustes.
On a vu de grands cœurs et des cerveaux robustes
Parmi vous, l'on en voit encore : Un bienfaiteur
Au Brésil règne et sur l'Allemagne un dompteur.

Pourquoi donc l'avenir montre-t-il au Prophète
L'anéantissement de votre œuvre imparfaite
Et pourquoi dans vos mains la force ou la bonté
Perdront-elles toute vertu?

Le Révolté,
L'Ange déchu, quand il tomba du ciel sublime
Par le front disparut dans le puits de l'abîme,
Et ses pieds impuissants étaient tournés vers Dieu.
Maintenant enchaîné, glacial, au milieu
Des Damnés, dans le lac de l'Enfer il enfonce
La tête et ses deux pieds levés sont la réponse
Hiératique aux bras ouverts de Jésus-Christ.
Symbole monstrueux du mal leur geste écrit :
Je suis Satan; la chair plus haut que la pensée
L'instinct abject primant la raison renversée
La séparation et le Binaire impur

Et pour qui pénétra l'Hiéroglyphe obscur
De Satan, tout le mal rêvé, réel s'éclaire.
Il sait le Temple noir par sa pierre angulaire.

Rois du monde, l'impur Binaire est votre roi,
Le hasard votre ampoule et Satan votre droit,
Naissance ou voix du peuple une force vous nomme,
Non la justice et la raison; la chair de l'homme
Non son esprit, le nombre et non la vérité.
Vous venez de l'instinct ignorant, accepté
Comme juge depuis la chute originelle.
Vous n'êtes pas issus d'une gloire éternelle.
Votre droit prétendu comme font les enfants
Marche la face à terre et les pieds triomphants.

Et, renversés comme eux, vous ressemblez encore
A l'Ennemi par la division qu'abhorre
Le Soleil de justice et de fière Beauté.
Tels que les pieds crispés chacun de son côté
Par la vaine fureur du démon, votre empire
Est divisé contre lui-même et ne respire
A gauche que l'horreur de ce qu'à droite il fait.
Tout porte en vous le sceau du Binaire imparfait.

D'abord le successeur imprévu que vous donne
L'élection du peuple ou la chair abandonne
Au hasard l'avenir de vos travaux royaux.
Père bon, fils mauvais, rois saints, rois déloyaux,
Grands citoyens, hardis agioteurs de places
S'entremêlent. Le ventre obscur, les populaces
Folles s'en vont chacun à l'aveugle, semant
Bien, mal, incertitude, erreurs! le jour dément
Veille et lendemain. Tout se combat dans la brume,
L'histoire se disperse au vent comme l'écume.

Vous êtes divisés — comme être de raison —
République multiple ou royale maison,
Mais la règle du corps gouverne aussi l'atome.
Un seul prince est aussi déchiré qu'un royaume.

N'étant certes jamais initié comment
Connaîtrait-il le vrai toujours? Un flatteur ment,
Une inspiration trompe, un calcul avorte.
Imprévoyant, profane, esprit trouble, âme morte,
Ignorant l'avenir, l'homme, l'intérieur
De l'histoire tout prince et même le meilleur,
Entremêle de faux l'hypothèse qu'il tisse,
Et confond chaque jour le juste et l'injustice
Et ne pourra jamais régner dans l'unité
Pure de la lumière et de la vérité.

De plus ne devant pas l'empire à la présence
En lui de l'éternel Seigneur ni la puissance
Au Tout-Puissant, contraint souvent de louvoyer
Quand il voit l'eau blanchir et le ciel flamboyer.
Il ne peut imposer le vrai s'il le devine.
N'ayant pas pour appui la volonté divine,
Il lui faut ménager, peuple ou grands, l'un des deux
Et pas plus que les grands le peuple hasardeux
Et routinier n'ira vers Dieu sans qu'on l'y traîne.
Un idéal trop noble inspire de la haine.

Puis, en Europe et dans ce siècle menacés,
Républiques et rois, par ceux qui ont assez,

Ayant perdu la foi, de voir jouir les autres
Sans eux-mêmes jouir et prêchent, durs apôtres,
L'or conquis par le fer, aucun gouvernement
Ne suivra désormais sa marche fermement.
Il faudra malgré lui qu'il réprime et qu'il cède,
Et, celui qui n'a rien à celui qui possède,
Arrachant peu à peu des lois, un compromis
Unira quelque temps les frères ennemis.
Divisions toujours, toujours l'impur Binaire,
Les deux nuages noirs où couve le tonnerre.

Enfin ne sachant pas, princes ni nations,
L'art de faire lécher l'agneau par les lions,
Et se complimenter le tigre et les hyènes,
Les États héritiers des luttes anciennes,
Lions seront contraints de manger les agneaux,
Tigres de déchirer l'hyène. Les troupeaux
Humains se saigneront et la guerre des races
Au fort livrant le faible, opposant aux voraces
Les carnassiers fera s'entretuer sans fin,
Les hommes ayant soif d'égorger l'homme et faim.

Et là s'affirme encor la fureur triomphale
Du mal et le pouvoir du serpent bicéphale.
Maîtres du monde ainsi vous-mêmes le voyez :
Par l'ignorance au joug enchaînés et ployés,
Issus d'un pur instinct, rois parce qu'on ignore
Comment choisir un roi par la science encore,
Impuissants à servir le vrai, tenus aux fers
Par les peuples ou par les seigneurs, à travers

La révolte et la guerre entraînés sans refuge
Au néant, le destin qui vous créa vous juge
Et par l'instinct fatal votre empire enfanté
Vous abandonne en proie à la fatalité.



L'avenir triste, ouvert devant mes yeux s'écroule.
Précipice toujours bouleversé qui roule
Et s'enfonce comme un Malstroem
Où les sombres granits, flots rigides, se broient;
Pendant que, noir, au fond des cieux qui les foudroient
Monte un horrible labarum.

L'abîme, à grands remous, sans limite se creuse
Et chaque affaissement de pierre ténébreuse
Engloutit un peuple sanglant.
Les cerveaux humains fond des étoiles de pourpre
Sur le roc, et le sang, par longs fleuves empourpre
Les ombres du chaos croulant.

L'immense tour des rois se renverse en décombres
Mêlant l'or et le marbre antique aux roches sombres
Et tout le passé dispersé
Écume de haillons sur l'océan de pierre
S'émiette, sceptres vieux, couronnes en poussière,
Tiares qui n'ont point pensé.

Le tourbillon morne engloutit, la pierre écrase.
L'Himalaya, l'Atlas, les Andes, le Caucase

Quelques flots de cet Océan.
Tout disparaît, haillons, débris, peuples et maîtres
Et le gouffre, affolé d'avoir détruit les êtres,
Pris de l'ivresse du néant,

Vide et seul maintenant sous le ciel implacable,
Frénétique bondit et soi-même s'accable,
Brisant les monts sur les plateaux,
Dans le ciel se répand une tristesse immense
Pendant que par troupeaux les cimes en démence
Se heurtent comme des taureaux.

*
* *

Prêtres, vous qui gardez pieusement la tombe
De l'Idéal, un jour crépusculaire tombe
A travers les piliers pâles et les arceaux,
Sur le sépulcre inerte au fond de vos caveaux.
Il dort, le saint Cadavre, et ses deux mains croisées,
Et sa lèvre, emperlés de célestes rosées,
Ont la fraîcheur de l'aube et la paix de la mort.
Quelques-uns d'entre vous souffriront le remord
De n'avoir pas suivi toujours l'exemple austère
Du Cadavre couché dans le vierge mystère.
Des papes ont rêvé l'empire universel
Et, la terre soumise à Dieu, d'être le ciel.
Par là, comme les rois, le pontife-monarque
Des deux pieds de Satan au front porte la marque.
Mais cette ambition n'a pas pu conserver
Son trône et n'est pour vous que le songe à rêver.

D'ailleurs, une puissance humaine, temporelle
Ne vous suffirait pas, et vous voulez par elle
Réaliser le dogme, accomplir votre foi :
Le prêtre descendrait s'il n'était plus qu'un roi.
Et, puisque je vous ai rangé parmi les têtes
Du Mal, que, ramassant le bâton des Prophètes,
Je l'étends au-dessus de la tiare d'or
Et dis : Le Verbe donne, à l'Infaillible, tort,
Il faut que je dénonce en vous un secret vice;
Non pas l'ambition, la haine, l'avarice,
Vices humains qui font le vulgaire pécheur,
Mais un mal spécial, étrange, la blancheur
D'une lèpre à vous seuls et qu'on voie apparaître
Seulement sur la face et les membres du prêtre.

Oui, tant que vous prêchez en son intégrité
Le dogme, il est stérile au laïque irrité
De venir vous jeter à la face vos crimes
Si vous en commettez qui ne soient pas sublimes.

Quand vous seriez tissus de hontes et hideux
Plus qu'Alexandre six et plus que Jean vingt-deux,
Cela dégrade en vous l'homme et non pas le prêtre.
Votre faute est à Dieu, non à son Verbe traître,
Si vous n'altérez rien de la religion.

La luxure, l'orgueil, l'avide abjection
Souillent votre personne et non votre parole,
Et si vous laissez purs le Livre, le Symbole

Et le rite, malgré votre enfer personnel,
Perdus, damnés, démons, vous enseignez le Ciel.

Or je proclame ici qu'à votre gloire l'homme
Fut souvent noble dans toute Église et que Rome
N'a pas interrompu, fidèle à son grand vœu,
La chaîne du passé qui la relie à Dieu.

Elle a créé le mal pourtant. Riche ou claustrale,
Elle n'a conservé que la loi littérale
Et, depuis Léon trois, lâchement oublié,
Le sens divin du dogme à son chef confié.
Aux peuples enseignant la Bible sans l'entendre
Sur la religion elle a fait se méprendre.
Les hommes aujourd'hui détrompés à demi
Dans leur Sauveur masqué voyant un ennemi
Et comprenant la Bible aussi peu que l'Église.

Saint Jean, le Bien-Aimé, dont l'art idéalise,
— Art sauvage et subtil comme un profond amour, —
Le dogme ne sera compris qu'au dernier jour.
L'Église, il est très vrai, romaine et catholique,
Seule n'a rien jeté de la sainte relique
Et montre le squelette entier dans son tombeau,
Le squelette de Dieu. Certains schismes ont beau,
Mieux que le Pape, avoir civilisé le monde,
Leur foi n'est pas affreuse ou leur autel immonde,
Mais la foi reste froide et l'autel tout humain.
Bible, culte ont trois sens et le clergé romain,

En préservant le sens littéral et visible,
A sauvé les deux sens occultes. Pour la Bible
Et les rites, il a suppléé le parfum
Dont l'Égypte embaumait la chair d'un roi défunt
Et gardera leur corps intact jusqu'à l'aurore
Du Jugement. C'est vrai; mais si le prêtre ignore
Autant que le troupeau l'esprit intérieur
Des Prophètes et, comme un stupide crieur,
Sans savoir ce qu'il dit annonce l'Évangile,
Sa voix sera funeste et sa chaire fragile.
Saint Paul, saint Jean, saint Pierre étaient initiés.

Certe, inconsciemment, vous apostasiez,
Vous qui parlez à tout hasard des choses saintes,
Et vous ne secouez que des torches éteintes
Sur le peuple englouti dans l'ombre de la mort.
Si vous ne mentez pas, dites quel doute mord
Vos cœurs, ô maîtres des paroles filandreuses.
Ah! si vous n'avez pas des âmes douloureuses,
Si, la chair impassible et le cerveau content,
Vous prêchez le sépulcre à Lazare, sentant
Sinon respirer l'âme et frissonner Lazare,
Du moins votre impuissance, ah! sachez qu'on prépare.
Là-haut un incendie et que voici les temps
Où les nuages vont devenir éclatants;
Sachez que, malgré vous, s'il le faut, les Prophètes
Par Dieu remplaceront le faux Dieu que vous faites,
Que les livres muets crieront et flamboieront,
Qu'une mitre de feu vous rongera le front;

Que le Christ abattra sur le prêtre superbe
La foudre de l'Aour et la hache du Verbe.

C'est bien là votre vice abstrait, corruption
Qui décompose l'œuvre et l'institution
Et neutralise tant de saints et de miracles.
Vous êtes comme un Arbre à rendre des oracles,
Une chose où le vent du ciel frémit tout bas
Et forme un mot sacré que l'Arbre n'entend pas.
Schismatiques errant dans l'obscur anathème
A tâtons, tous les jours plus divisés, qui même
N'avez pas respecté Dieu superficiel
Et mettez en morceaux le symbole et l'autel
Et toi, plus grandiose en ta volonté sombre,
Rome, toi l'unité, puisque l'océan d'ombre
N'a pas plus deux couleurs que la mer de clarté,
Forte comme le temps et la fatalité;
Tous plus ou moins séduits par le siècle, incapables,
L'abaissement de Dieu vous en êtes coupables;
Si la négation soufflète Jésus-Christ,
La faute en est à vous, négateurs de l'Esprit.

Nous avons prodigué l'effort et la souffrance
Pour Dieu. Si nous avons péché par ignorance,
Direz-vous, nous avons sans crime trébuché.

Votre ignorance même est votre grand péché.
Quoi vous ne cessiez pas de lire et de relire
Saint Jean et vous buviez le sang jusqu'au délire;

Le sang du Christ et vous viviez en des odeurs
Riches de visions ou dans les profondeurs
Du cloître aussi tranquille et divin que la crypte
Où Moïse conquit les Arcanes d'Égypte.
Tout ce que les Voyants avaient vous l'avez eu
Et vous ne savez rien et vous n'avez rien su !

Quoi, pour peu qu'en son âme un homme le mérite,
Et qu'il lise la Loi par l'Esprit-Saint écrite,
Dieu, jaloux de peupler de Prophètes les cieux,
Envoie un Ange à l'homme et lui rouvre les yeux.
Des siècles de lecture, Église, et pas un Mage?
Ou, s'il s'en est trouvé dignes d'offrir l'hommage
A Jésus de l'encens, de la myrrhe et de l'or
Ils ont, comme Trithème, enfoui leur trésor,
Crainte de faire mal aux prunelles profanes
Des Conciles bercés aux bras des Courtisanes.
Et si, comme Postel, ils ont parlé trop clair,
L'Église a dit : Voilà de ces songeurs en l'air,
Rétracte-toi, bonhomme. Avec un lent sourire
L'Adepte a renié ce qu'il venait d'écrire,
Laissant, pour venger Dieu, marcher aveuglément
Le Juge sans pensée au Jour du Jugement.

Et vous ne direz pas que l'époque était noire.
Combien ont remporté l'idéale victoire
Combien, hors de l'Église, ont cherché l'Absolu
Et l'ont trouvé. Plus d'un laïque résolu,
Sans cloîtres, sans odeurs suaves, dans la guerre
De la vie, écrasé par la douleur vulgaire

Du travail pour le pain est cependant monté
Au plus haut du mystère et de l'éternité.

D'ailleurs, quand la science humaine est apparue
Votre science, à vous, épuisée et décrue,
Ne s'est pas relevée et le Schisme accompli
Au nom de la raison, n'a pas mis en oubli
Moins que Rome l'Arcane et la Sagesse antique.
Luther, Calvin n'ont fait que changer de boutique
Et vendre en des ballots de toile à leurs chalands
Ce que Rome couvrait de brocarts insolents.

Ainsi, mettant la lettre ou la raison bornée
Au-dessus de l'esprit — l'Église, condamnée
A la division comme quiconque a mis
Plus bas que les deux pieds le front lourd et soumis,
Corps abstrait par le schisme en lambeaux se sépare
Et prêtres ou pasteurs — prêche une foi barbare
Où se heurtent, toujours se maudissant entre eux,
La morale divine et les dogmes affreux.



Mon cœur dans le désert s'épanouit en flammes
Qui jettent des rayons plus loin que l'horizon...
Ah! que l'amour suffit à racheter les âmes
J'oublierais la raison.

J'oublierais la raison, la norme, la justice,
Je n'ébranlerais pas les vieux palais tremblants,

Je ne frapperais pas au cœur, sous son cilice,
L'Église en cheveux blancs.

Mais ces vieilles erreurs, ténèbres faites pierre,
Sur qui se sont fondés, croyant ainsi durer,
Le trône de César et la chaire de Pierre
Faut-il les adorer?

Elles furent l'écueil et le seront encore
Non de leurs ennemis mais de leurs défenseurs,
Rois, prêtres, voulez-vous qu'on chasse ou qu'on honore
Demain vos successeurs?

J'ai dû vous parler clair et lacérer les taies
De vos yeux et cingler, ô chair près de mourir,
Tout le reste déjà ne sentant rien, vos plaies,
Châtier pour guérir?

En agissant ainsi je n'ai d'autre colère
Que celle de vous voir, inévitablement,
Vous préparer un nom qui ne soit populaire
Qu'à votre écrasement.

Mais, si, l'Éternel-Roi repoussé par les princes,
L'architecte est bravé par le plâtre et le pieu,
Tu n'empêcheras pas, hydre aux sept fronts qui grinces,
Le Royaume de Dieu.

Pour moi, toujours fidèle à servir les pensées,
Qui le soir, lentement, descendent dans mon cœur,

Ivre de l'avenir où rondent enlacées
Autour du Christ vainqueur.

Les nations aux yeux baignés de larmes saintes,
Comme autour d'Iavèh les neuf sphères d'azur,
J'abattrai tout, sans haine et sans souci des plaintes,
Aux pieds de l'Esprit pur.



Nations, vous montez dans l'ombre en flamboyant
Et, lave dans ses puits sourdement tournoyant,
Vous gonflez chaque jour de plus hautes marées.

Cités et lacs, forêts, plaines de lys parées,
Au-dessus de la Terre obscure dans l'air doux
Vivent comme l'on voit croître au-dessus de vous
La caste des puissants, des riches, des heureuses
Enracinés en vos entrailles ténébreuses.
La Terre esclave a bien vomi plus d'une fois
Les fleuves des volcans brûlant plaines et bois,
Comblant les lacs, engloutissant les murs des villes,
Ainsi plus d'une fois par les guerres civiles,
Les révolutions, les victoires d'un jour
La foule à l'air fumant s'est montrée à son tour
Mais l'Etna, le Vésuve et les Jacques sauvages
Se sont glorifiés de timides ravages;
Tous, enfin dédaignés de ceux qu'ils ont haïs,
Ont passé, ne troublant qu'une heure et qu'un pays;

Et, comme la chaleur de la Terre est féconde,
La lave n'a servi qu'à mieux fleurir le monde.

Seulement que jamais crêvent de toutes parts
Les sommets dans les monts et les forêts épars.
Que des monts à la mer roulent cent pieds de laves
Couvrant des continents — que les foules esclaves
Dévorant les puissants par la force trahis,
D'un océan de feu couvrent chaque pays,
Alors il n'y aura ni luttes ni revanches,
Les cèdres tomberont avec toutes leurs branches
Ou les rois s'abattront dans les flots révoltés.
Toutes les castes d'or ou toutes les cités
Seront en fusion dans la lave ou la foule,
Et, quand s'apaisera la lourde et rouge houle,
Et qu'elle sèchera lentement sous le ciel,
Terre ou Société désert universel.

Ce tableau, haine et mort, demain sera l'histoire
Tu seras pour un temps l'abîme et la victoire,
Peuple — mais, sache-le, tout œuvre est passager
Que Dieu condamnera quand il viendra juger.
Pas plus que la puissance héritée, établie
Des prêtres et des rois ne peut faire abolie
La Vérité — pas plus ta rage ne le peut,
Les siècles, la fureur d'un monde comptent peu
Devant la vérité — calme on attend son heure
Quand il faut que tout disparaisse et que tout meure
Excepté soi. Voyons, si le maître nouveau

Offre un titre à régner ce que le titre vaut;
Si, plus que les vieux noms le peuple est légitime
Et si, triomphateur, il mérite l'estime,
La victoire n'est rien quand on n'est pas le droit.

Or, quoique le flatteur ait dit toujours adroit
Qu'il flatte le despote ou bien la multitude
Et l'orgueil bête ou l'inconstance et l'hébétude
A Dieu seul appartient le Règne.

Il est des fous,
Des égoïstes, des ignorants parmi vous,
Peuples : A renverser toute haute énergie,
Toute loi pour livrer à la pure Anarchie,
Aux vagues volontés du troupeau confondu
Le pouvoir — vous auriez bien vite reperdu
L'empire convoité — car les méchants habiles
Et forts écraseraient promptement les débiles
Sans même avoir besoin d'un titre officiel
Ni d'une loi — contents de leur règne réel.

A déléguer vos droits prétendus par suffrages
Vous n'aurez par trouvé non plus grands avantages,
Car vous êtes le nombre et la science non,
Le hasard et l'instinct vous font choisir un nom
Et ceux-là qui seraient dignes de vous conduire
Dédaigneront toujours de ramper à séduire
De chatouiller l'erreur qui pour l'instant vous plaît
Et de faire d'Adonaï votre valet.

Enfin que vous vouliez y parader vous-mêmes
Ou par vos délégués au trône de blasphèmes
Qui, sous votre caprice inique tout autant
Que sous celui des rois magnifiera Satan,
Vous n'avez aucun droit à vous donner licence
De vous constituer souverains et puissance.

Pour conquérir le vrai, pour créer la beauté,
Gouverner l'homme avec sagesse et charité
Et pour toute action qui soit féconde et bonne
Il faut être le cœur où l'Esprit Saint rayonne
Mais aussi la pensée où l'Arcane est gravé.
Il faut savoir le Ciel après l'avoir rêvé
Et manier à son plein gré les lois profondes
Qui règlent la croissance et le déclin des mondes.
Pour servir l'Éternel par régner en son lieu
Il faut avoir appris la science de Dieu.

Les hommes, engloutis dans l'obscure matière
Par la chute, sont nés tous hors de la lumière,
Ils n'y rentrent jamais sans dangereux efforts
Ni sans violemment s'arracher de leur corps;
Et le nombre est petit des Sages héroïques.

Combien de vaniteux et de pharisaïques
Tournent autour du Temple et se vantent à faux
D'en sortir, ayant vu les autels triomphaux!
Pour qu'un menteur des saints ne prenne pas la place,
Peuple, un droit t'est donné, ton seul droit efficace,

Et c'est, par examen sévère, d'éprouver
Les Mages qui parfois s'offrent pour te sauver.

Nations, hormis Dieu nul n'étant votre maître,
Nul ne pouvant représenter sans le connaître
Le Seigneur, il n'est pas d'autre guide pour vous
Que les dominateurs qui règnent à genoux,
D'autres pontifes et d'autres rois que les Mages
Tous les gouvernements sont de vides images
De ce gouvernement de Dieu par les Élus,
Et quand les jours longtemps prédits seront venus,
Quand se consommeront les siècles de la Bête,
Les trois mondes seront l'Empire d'un Prophète.

SOLITUDE

L'ESPRIT

Si l'égoïsme humain a désolé ton cœur,
Dit le Seigneur, entends ma voix, Ame immortelle,
Toi qui peux devenir mon Épouse fidèle
Que t'importe l'amour qui trahit et qui meurt!

Ne hais-tu pas les mots qui résonnent sans vivre
Et l'impuissante chair qui souffre et jouit peu?
L'Époux de ta jeunesse et de son noble Vœu
N'est-il pas l'Esprit pur dont le silence enivre?

Si tu n'as désiré que l'éternel Amour,
Si, dans le désespoir d'une foi solitaire,
Ta grâce a dédaigné les roses de la terre
Et préféré la mort aux étreintes d'un jour,

Viens à moi, car je suis la pureté suprême...
J'ai pitié des lambeaux frémissants de ton cœur,

Je connais l'Idéal qui plaît à sa douleur,
Et j'ai laissé mourir mon Fils pour ceux que j'aime.

LA NATURE

Sur le bord d'un lac pâle où mollement ondule
Tel qu'un espoir muet de mystique tristesse,
Le beau ciel désolé qu'endort le crépuscule
Je sens renaître en moi l'immortelle tendresse.

Mon âme se répand et mon esprit s'envole,
Je deviens ton mystère, ô Nature infinie,
Je pénètre le sens de la grande Parole
Dont j'ai sans la comprendre, adoré l'harmonie.

Je deviens l'air du ciel, les rayons des étoiles,
La sève des forêts, la voix des eaux, le monde;
La grande Isis m'enlace et soulève ses voiles
Et j'étreins comme un Dieu la déesse féconde.

O poètes, voyants, esprits, Océanides,
Qui, comme moi noyés aux vagues éternelles,
Sentez le flot de l'être en caresses fluides
Inonder votre cœur et baigner vos prunelles,

Envahissez mon rêve et mêlons nos pensées!
Que les formes, les voix, les vapeurs et les flammes
Confondent à jamais leurs forces enlacées
Dans le gouffre de vie où s'abîment nos âmes...

A MES AMIS

Quand nous marchions ensemble en respirant l'odeur
D'une forêt sauvage ou d'un parc solitaire
Nous avons eu souvent l'ivresse de nous taire
Pour mieux boire l'air frais qui parfume le cœur.

Loin des hommes vêtus de honte et de laideur
Nous sentions frissonner nos âmes en prière,
Le pâle ciel, voilé de brume et de lumière,
Éclairait les rochers et la bruyère en fleur.

Avant d'aller combattre et d'affronter la vie
Longtemps encore laissons notre âme recueillie
Exhaler vers le ciel d'ineffables pensers.

Mes bien-aimés fuyons le monde amer et rude.
Oh! vivez près de moi, chastes esprits blessés,
Parfums de mon silence et de ma solitude.

RENONCEMENT

Nombres sacrés, rythme infini, balancement
Des étoiles au flux du sombre éther baignées,
Gloire et déclin des nations, cours des années,
Flottez, passez royalement et tristement.

Je ne suis plus tenté par le soleil qui ment
Ni par les corps de chair et les lèvres données,
Et l'orage lointain des vastes destinées
Berce mon cœur tranquille à son rugissement.

Je contemple le mouvement mélancolique
Des grandes vagues de l'être. La loi cyclique
Développe à mes yeux en des formes sans fin

Sa logique absolue et sa force cruelle
Mais le monde pour moi n'est qu'un reflet divin
Et je marche en priant sur la mer éternelle.



Dieu caché, Loi silencieuse,
Source du monde, cœur secret,
Amour vaste et mystérieuse
Comme une éternelle forêt.

Toi que les âmes sentent vivre
En leur plus intime unité,
Toi dont l'enthousiasme enivre
Le flux de l'être illimité.

Pure flamme qui te recueilles
Au sanctuaire des douleurs,
Souffle qui rafraîchis les feuilles
Ardent soleil, bonheur des fleurs.

Charme pudique et solitaire
Des saintes, beauté de leurs yeux,
Abîme et splendide mystère,
Foule des innombrables cieux.

Dans l'âme humaine et dans le monde
Tu vis, comme l'air dans la mer,
Et ta sérénité féconde
L'éther noir et le cœur amer.

MAGIE

L'HIÉROPHANTE

Dans la lune fluide errant le long d'un fleuve,
L'Hiérophante enseigne à son disciple aimé
La Loi, le sacrifice et le glaive enflammé,
Et les sommets mortels de la suprême épreuve.

Du Dieu qui l'a chassée impatiente veuve,
L'âme de l'enfant souffre et vers le ciel fermé
Levant ses frais regards, en l'extase abîmé,
Il attend que la nuit le comprenne et s'émeuve.

Le cœur plein d'un espoir chaste et délicieux
Le prêtre sans parler, contemple les beaux yeux,
Où vit la passion des chimères sublimes.

Il pense : Oh! volupté de les rouvrir au jour,
Guéris de la vapeur qui monte des abîmes
Et d'en faire l'offrande à l'éternel amour.....

A L'INITIÉ

Nourri du sang de Dieu, dans les astres du ciel
De la foule qui meurt lire les destinées,
Dompter paisiblement les âmes condamnées
Qui haïssent en toi leur salut éternel.

Bénir les sages et leur œuvre maternel
Par où se changeront en vierges couronnées
Les nations au lit de Satan profanées,
Rendre son chaste arôme à l'air spirituel.

En silence verser les rayons de ton âme,
Sur la terre lépreuse, et sur la chair infâme,
Puissant comme le ciel et muet comme lui.

Tuer l'Impur, s'il touche au mystérieux Arbre,
Dans les sombres cités, ivres d'or et d'ennui,
Le cœur plein de pitié, garder un front de marbre.

IDÉAL

Mes pensers les plus hauts sont comme autant de dieux
Que ne peut altérer le temps ni la matière.
Mieux qu'aux soleils mortels rayonne dans leurs yeux
La majesté de la lumière.

Mon âme les porta longtemps avec douleur
Avant de mettre en eux au monde sa victoire.
Elle a gardé longtemps une morne pâleur
De cet enfantement de gloire.

Mais ses fils, empourprés sur leur montagne d'or,
Par l'aurore qui naît de leurs hymnes magiques,
Foulent royalement les anneaux de la mort
Sous leurs sandales magnifiques.

Telle qu'une déesse errante sur la mer,
S'exalte à contempler l'abîme des étoiles,
Ma rêverie heureuse à contempler l'éther
De mon large avenir sans voiles,

Invoque dans la nuit ces pensers éclatants
Saphirs pâles, rubis, émeraudes, topazes,
Automnes, hivers bleus, étés d'or, verts printemps,
Zodiaque de ses extases.

Ils sont au nombre des Astres qui jugeront
Au jour terrible et pur de Celui qu'ils adorent.
La matière et le mal peuvent briser mon front,
Mes pensers nobles les ignorent.

Fixes par la science et par la pureté,
Rois du monde à venir et des cieux qui demeurent,
Attendant sans fureur et sans anxiété
Que les hideurs mortelles meurent,

Ils me verront passer sur la terre et souffrir,
Et me consoleront disant : Ame angoissée,
Nous sommes l'Idéal qui ne se peut flétrir.
L'éternité, c'est la pensée

LES PROFANES

Paroles, projets et serments humains,
Pour être grossiers se disent vivaces,
La terre a mépris des hautains espaces
Et l'aile paraît inutile aux mains.

Quand l'amour devient conscient et sombre,
Au point de vouloir et, s'il parle un jour,
De penser on dit : Ce n'estplus l'amour.
L'étincelle a peur dans l'abîme d'ombre.

Vous êtes assez pur, assez brûlant,
Pour demeurer fixe au centre des mondes,
Vous serez trouvés froid par les immondes,
Et les agités vous trouveront lent.

La Vérité-Mère on la juge nulle.
Vide que cela : je n'ai pas compris.
Si vous n'écrivez que pour les esprits,
Etre aimé de nous, quel vœu ridicule!

L'apparence est tout, les voyants ont tort.
On t'affiche fou? N'es-tu pas lucide?
Se transfigurer, c'est un suicide,
Et, si tu vis trop, l'on te croira mort.

Nous sommes contents d'un vrai qui nous serve.
Un Mage fait-il des chemins de fer?
A quoi bon voir Dieu? Pour vivre au désert?
Puis l'extase est-elle un fait qu'on observe?

Qui nous prouvera ce que vous prêchez
Si votre science est un privilège,
Si nous l'enseigner vous rend sacrilège!
Que font aux moissons des soleils cachés?

Nous ne voulons rien que métamorphoses,
Progrès, décadence, erreurs et combats,
Vérités d'une heure et chemins d'un pas.
Nous aimerions peu d'éternelles roses.

L'Absolu ne sert qu'après qu'on est mort.
Tant qu'on rampe à terre, il reste inutile.
Puis il veut qu'on prie et qu'on se mutile
Pour la moindre faute il donne un remord.

Mourir tout entier nous paraît plus sage
Que se torturer pour renaître Dieu.
Et croupir en bête est facile, au lieu
Qu'il faut trop souffrir pour se créer Mage.

SYMBOLE

Deux grands Taureaux, couleur de pourpre, aux ailes d'or,
Plus riches qu'Orion, plus vastes que Pégase,
Dans le ciel de la nuit que leur splendeur embrase
Majestueusement traînent le char d'Hathor.

Et, dans le char, un Prince adolescent qui dort
Aux bras de la Déesse amoureuse en extase,
Sur sa robe aux reflets de perle et de topaze
Laisse la lune errer, pâlir et luire encor.

Le Prince, tout puissant malgré le sommeil, dompte
L'armée étincelante et terrible qui monte
En trombes de soleils autour de sa beauté.

Tel, avec indolence, à travers son Empire,
S'en va le jeune Roi du monde illimité,
Qui crée ou fait mourir les astres d'un sourire.

CONSOLATION

Comme le chant d'un cor dans un pays désert,
Me dit Mammon, ta voix charme une solitude.
L'homme est trop égoïste et d'un instinct trop rude
Pour aimer le beau soir où ton écho se perd.

Mais les Sylphes errants et les dieux de la mer,
Dis-je à l'Impur, sont là quand mon âme prélude.
Mes cantiques d'extase et de béatitude
Font trembler de désir les Princes de l'éther.

Tout ce que l'homme ignore et tout ce qu'il envie,
Les Anges des forêts et des fleuves, la vie
De l'Himalaya vierge et du calme soleil,

Tout cela me comprend et, lorsque je m'avance
Dans un désert baigné par le couchant vermeil,
Des millions de Dieux me suivent en silence,

L'INVISIBLE

Jod Héva, Tzébaoth, Elohim, Shaddaï,
Face Noire dans la splendeur et Face Blanche
Dans les ténèbres, mont solitaire, avalanche,
Abba, Ruach, Daber, Gibor, Adonaï;

C'est l'heure de mêler à mon âme ta force.
Voyageur dans le monde et Justicier de Dieu,
L'Archange m'a donné la Tiare de feu
Et le glaive tordant au vent sa flamme torse.

Je veille pour bénir, mon Père, et pour frapper.
Les astres lentement marchent dans l'Empyrée
Comme tes volontés en leur lenteur sacrée
Qu'on ne peut attendrir et qu'on ne peut tromper.

Voici qu'autour de moi le cercle s'illumine,
La myrrhe fume avec d'étranges tournoiements,
Et, de la profondeur, l'Ame des Eléments
En milliers d'éclairs monte à moi, qui la domine.

La terre tremble — et des Titans aux grands yeux clos
En sortent à demi, dans la pâle clairière.
D'une roche jaillit un fleuve de lumière
Et les Esprits du feu palpitent sur ses flots.

Près du lac noir que la forêt prochaine ombrage
Les Ondins onduleux glissent dans les roseaux,
Un palais d'émeraude apparaît sur les eaux
Et dans le bois s'éloigne un immense mirage.

L'air s'est peuplé. J'entends le chant délicieux
Des Sylphes déployant leurs ailes écarlates.
Ils mêlent à l'odeur des riches aromates
La fraîcheur de leur corps et le parfum des cieux.

Et les Esprits des sept Planètes apparaissent,
Chevauchant des dragons, des cerfs et des lions;
Géants sombres avec des halos de rayons
Et de hauts sceptres d'or qui devant moi s'abaissent.

Ce n'est pas devant moi mais devant toi, Seigneur,
Que les Rois de l'éther inclinent leur empire.
Dans mon injonction la vérité respire
Et c'est ton sang qui bat dans la chair de mon cœur.

Puisque Jod Hévauhé s'incarne dans mon être,
Puisque son Unité couronne mon cerveau
Et puisque j'ai dormi trois jours dans le Tombeau
De sa terreur avant de croire et de renaître,

Je sais la Loi qui crée et la Loi qui détruit;
Quelle contraction d'Aour forme les astres,
Et les germes de la victoire et des désastres
Par ma main infaillible ensemencent la nuit.

Du haut de mon silence et du fond de mes voiles
Je fais vivre et mourir qui j'ordonne et mes yeux,
Opposant leur regard à la splendeur des Dieux,
Font rebrousser chemin aux flammes des étoiles.

Seigneur, que les Esprits de l'espace dompté
Selon la Règle et ma Parole m'obéissent
Et que, fidèlement, sur l'heure, ils accomplissent
Le Verbe de ma force et de ma volonté.

Oui, que cet homme, à qui je pense, qui t'honore
Soit guéri de ses maux, sauvé dans sa douleur,
Que ses os soient baignés d'une saine chaleur,
Arrache de ses flancs la Stryge qui dévore.

Que son mal, à ma voix, s'envole dans le ciel!
Que ses péchés anciens et ses remords moroses
Soient comme des cyprès enguirlandés de roses...
Recueille ton extase en son cœur immortel.

Oui, que cet homme qui te hait, à qui je pense,
Qui couche dans le lit de Satan et qui rit
Dans les bras du Démon soit tout à coup flétri
Par la fièvre putride et par la pestilence.

Que sa bouche en lambeaux tombe, que ses remords
Fleurissent sur son corps en affreuse sanie,
Puis, sans voir qui le tue et seul dans l'agonie,
Qu'il meure déchiré par les ongles des morts.

LE SQUELETTE

Je vis venir à moi la nuit un grand squelette
Qui ne traînait ni suaire ni bandelette,
Et qui ne s'était pas échappé d'un tombeau.
Un astre noir avec deux ailes de corbeau
Immenses qui battaient les ombres de leurs plumes,
Derrière lui montait hors d'une mer de brumes.
Ses os étaient halés par l'aquilon du ciel
Et semblaient comme cuits et tannés dans le fiel,
Tant leur couleur était amère et ténébreuse.
Ses formes pendaient en leur âpreté pierreuse,
Triste et pesant débris d'un corps herculéen
Comme des passions dont il ne reste rien
Qu'une science dure et sèche de la vie.
La machine au cerveau demeurait asservie
Car, sur le crâne et sur la face, un froid lambeau
Restait collé d'une écailleuse et mince peau
Qui rampait sur les orbites et les mâchoires
De ses blêmes saillants et de ses rides noires
Moulant les traits muets d'une tête de mort.

Sous le front sans sourcils et géant où se tord
Une longue et capricieuse cicatrice
Deux larges yeux, pleins d'une horreur fascinatrice,
Vivaient, vierges comme un inexorable acier,
Et bleus comme la glace aux grottes d'un glacier.
Il me dit : Je n'ai plus de chair et je suis maître
De tout ce qui désire aimer, souffrir, renaître.
On ne peut me tromper puisque je ne vis plus.
Contempteur hautain des hommes irrésolus,
Je les vois entraînés par une chair fumante,
Aux bras d'un mal qui doute ou d'un bien qui tourmente,
Incapables de rien étreindre qui soit sûr.
La volupté persane et le faste d'Assur,
L'ombre luxurieuee et l'ambition folle
Sont moins menteurs peut-être et n'ont rien qui vous vole
Aussi cruellement que vos vaines vertus.
Car, par la molle chair malgré vous abattus,
Égarés par vos sens flottants et qui ne voient
Qu'un monde sans constance où les choses tournoient
Vous n'avez pour science, hommes aux regards chauds,
Que celle des brouillards vivants, des êtres faux
De l'innombrable, hallucinatrice apparence,
Et rien n'en sort de vrai qu'un peu plus de souffrance.
Par le doute et le choc de vos illusions.
Si vers l'Idéal pur haussant vos passions,
Vous aimez l'absolu, l'extase, la prière,
Vous n'évitez jamais quelque ivresse grossière,
Triste et lâche vapeur de la chair et du sang
Qui confond sa bassesse au ciel resplendissant

Et — pour qui sait — toujours dans vos extases mêmes,
La volupté se mêle à vos gloires suprêmes.

Mais moi dont le regard limpide et le cerveau
Vivent seuls, lourd squelette obscur portant le Beau,
Le Vrai, le Beau sans tache et le Vrai qui demeure
Dans le Temple de ma splendeur intérieure,
Moi qui ne pleure pas et qui ne saigne pas
Pendant que vous tournez et haletez en bas,
J'embrasse l'infini tranquille et je calcule
Le mouvement réel de chaque molécule.
Tout ce que vous croyez sentir, ô mornes fous,
J'en ai la conscience exacte et non pas vous.
Le flot de vos amours de bête et de vos haines,
Tout le sale remous des écumes humaines,
J'en prévois le reflux et j'en connais la Loi.
Vous êtes faux en vous, vrais et réels en moi.
Et le monstre, enivré d'un orgueil redoutable,
Dit, en me désignant la terre lamentable :
Les écraser serait charitable et plus beau,
Tous les vivants, avec la pierre d'un tombeau.

ESPOIR

L'ENCHAINÉE

Humanité, le Verbe et l'amour infinie
Viennent à toi du fond de l'horizon lointain,
Enchaînée au rocher, tordant ton agonie,
Tu ne regardes pas la mer ni le matin.

A tes pieds les flots lourds sont déserts et l'écume.
Ton froid visage saigne et tes deux seins ridés
Tremblent; ta bouche pâle est pleine d'amertume
Et tu ne pleures plus de tes yeux corrodés.

Mère aux tristes cheveux, gris dans le vent qui passe
Ton corps géant se ploie en un cruel tourment.
Tu blasphèmes tout haut puis redis à voix basse
Quelque prière antique et touchante, humblement.

Sur ton front qu'a noirci le mauvais temps et l'âge,
Une grande pensée erre et menace encor,

Tant de siècles t'ont vue en chaînes sur la plage
Et l'espoir d'être libre, esclave, n'est pas mort.

L'espoir de t'affranchir de l'instinct, de connaître
Par l'âme et de ne plus languir sur le rocher
De la dure matière où le mal t'a fait naître
Et que ton pied captif use à vouloir marcher

Titane redoutable en ta décrépitude,
Sur le granit couchée et plus morne que lui,
Quand, lasse, tu t'endors le soir dans l'attitude
D'un vieil arbre écroulé sur la pierre et l'ennui.

Guerrière aux bras maigris qui t'épuises encore
A tirer sur ta chaîne et fais trembler le sol,
Pendant qu'autour de toi le nuage et l'aurore
Et les oiseaux de mer prennent leur calme vol.

A quoi bon ce travail tenace, infatigable,
Comme le mouvement des vagues de la mer,
Dit le doute, le Ciel immense est implacable.
Rien d'humain n'est vivant que l'homme en ce désert.

JÉRUSALEM

L'Étoile de Dieu montre le chemin
A travers le monde et les peuples tristes
Ses feux, pareils au crépuscule du matin,
Ont des reflets d'améthystes.

Le voyage est long, sans être arrêtés
Par l'Esprit impur ni les lassitudes,
Nous traverserons de ténébreuses cités
Et de grandes solitudes.

Vers la nuit, parfois, lisant à genoux
L'Évangile chaste ou l'âme embaumée
Par le chaud parfum du cantique de l'Époux,
A la Vierge bien-aimée;

Pendant qu'un suave arôme du cœur
Baignera le livre et notre prière,
Pour prier avec nous descendra le Seigneur,
Dans le désert solitaire.

Nous verrons enfin briller Bethléem
Dans les champs sacrés qu'espérait Moïse
Et l'aube se lever sur toi, Jérusalem,
Et sur la Terre Promise.

L'ASTRE NOIR

Pour moi, jadis, le sang d'un soleil ténébreux
Souillait de son odeur la nature attristée,
Pendant que, désolant mon âme épouvantée,
Un vent de mort soufflait dans la forêt des cieux.

Cet horrible soleil de haine et de ténèbres
N'était pas né de moi, mais des hommes impurs.
C'étaient l'homme, sa chair, ses instincts vils et durs
Qui voilaient tout pour moi de leurs rayons funèbres.

Je ne haïssais pas les âmes des pervers,
Mais je désespérais de l'homme et de la terre.
Je sentais mon amour à jamais solitaire
Comme un lys mort flottant sur l'écume des mers.

Je croyais que jamais l'humanité féroce
N'aurait soif de l'Amour divin qui m'enivrait,
Et que donner à tous la vérité rendrait
Les cœurs plus envieux, la guerre plus atroce.

Et frissonnant, les yeux chargés d'un poids obscur,
Pensant à l'infamie incurable de l'homme,
Il me semblait la voir monter dans le ciel comme
Un monstrueux soleil, honte du monde impur.

LE JUGEMENT

L'aube éclaire à demi les colonnes de pierre
Du portique où je marche en regardant les monts
Et la mer qui pâlit et boit les blancs rayons,
La paix, la pureté de la fraîche lumière.

Bientôt la rouge aurore et ses yeux de guerrière
Vont enflammer les cieux nébuleux et profonds
Et devenir pareils au chant de vos clairons
Princes du jugement, archanges de la guerre.

Après qu'un peuple tel que l'aube, immaculé,
Autour de Jésus-Christ se sera rassemblé,
Le jugement viendra comme une ardente aurore.

Dieu sera comme un aigle au fond des cieux vermeils,
Aigle immense ombrageant le monde qu'il dévore,
Et de ses serres d'or déchirant les soleils.

VOLONTÉ

Les nuages sont épars dans le ciel,
Epars et nombreux comme sur la mer
Les moutons chassés par le vent amer
Et mon cœur se sent vaillant et réel.

Oui, le Paradis, le Soleil profond
Dont la chaleur pure est l'âme de Dieu
Un jour recevra mon esprit en feu
Et déjà mon rêve à lui se confond.

Mais le jour perdu sur Terre est perdu,
Plus j'aurai vécu, mieux je renaîtrai,
C'est par l'action qu'on apprend le vrai
Et sans force il n'y a pas de vertu.

Partir sur la mer, planer dans le ciel,
Agir, maîtriser la réalité,
Et faire servir le monde dompté
D'incarnation au Christ éternel.

C'est bien le vrai but tant que je vivrai,
Lumière, obéis; science des Forts,
Donne-moi l'accent des Prophètes morts
Par qui tout un peuple est transfiguré.

Fais que les enfants respirent dans l'air
Le divin amour qui brûle mon sang,
Donne aux hommes mon espoir frémissant :
Je veux que mon Verbe idéal soit chair.

AUX HOMMES

Si j'ai l'air de souffrir trop haut pour rien aimer,
Si mon cœur monstrueux paraît se renfermer
Dans un isolement maladif et sauvage
Et ma foi ne vouloir briser ton esclavage
Que par soif du triomphe altier de l'idéal
Homme, crains de juger et de condamner mal.

Je sens vers toi couler tout le sang de mon âme.
C'est douloureusement que je réprouve et blâme
Ce n'est pas mon orgueil qui pleure à regarder
Mon semblable au plus vil enfer se dégrader,
Mais j'évoque l'Eden limpide et la naissance
De cette âme dans la montagne d'innocence.
J'écoute retentir en moi le chant lointain
Des sources, et je vois l'Océan du matin,
Dans sa pourpre pareille au courage candide,
Noyer d'un large élan la montagne splendide

Et cet homme, alors pur comme le haut du ciel.
A mes yeux le passé rend le présent cruel.

Vivants ne croyez pas, lorsque je vous condamne
Ou que je disparais hors du monde profane,
Dans une vision ténébreuse et sans voix
Ne croyez pas inexorables mes cieux froids.

Ce que je vais chercher dans ce désert sublime
Ce n'est pas seulement l'ivresse de l'abîme
Mais l'arcane qui sauve et le secret perdu.
Quand je serai vers vous enfin redescendu,
Quand je consacrerai la science éternelle
A guérir la souffrance et la honte charnelle
Et le sang du soleil à laver les lépreux,
Vous comprendrez alors quel espoir douloureux
Quel effort de changer en paradis la terre
M'ont fait m'anéantir dans le triste Mystère.

Une Tombe géante emplit le fond des cieux,
On la nomme Absolu. Morne et fermant les yeux,
Je me suis englouti dans cette Tombe noire.
C'est que votre future et magnifique gloire,
Le salut de l'esprit et la beauté du corps,
La rémission des péchés et des remords
Le bonheur éternel naîtront de la Lumière
Qui dort dans le sépulcre immense, aux murs de pierre.

Dès que je vous ai vus de mes regards d'enfant
Ramper sous l'ignorance et le vice étouffant,

Comme des vers rampant sous le poids de la boue,
J'ai dit : Que tout mon être aux hommes se dévoue.
Mais rester à gémir de vos maux sans chercher.
Par quel sûr et divin pouvoir vous arracher
A cette destinée affreuse, était stérile.
Le travail pour sauver c'est la pitié virile.

J'ai creusé hardiment les arcanes anciens,
Et, les lois du salut social, je les tiens.
Maintenant, sans cesser de chanter les extases,
L'Absolu sombre et les brûlantes hypostases
Puisque de ces hauteurs la vérité descend,
Je veux faire servir le nom du Tout-Puissant,
A revivifier la chair et la pensée
Je vais tenacement, toute l'âme fixée
Dans une volonté sans fatigue et sans peur
Nourrir mes frères las des forces de mon cœur,
Enseigner, appliquer la divine science
Et dans une obstinée et longue patience
Sans souci du malheur, du temps, ni du danger,
Par l'opération du pur Esprit, changer
En un peuple de saints la multitude humaine.
Qu'est-ce une charité qui fuit, sonore et vaine,
Devant le dévouement réel de chaque jour?
L'amour est peu profond qui se borne à l'amour.

PAYSAGES

I

Les grands pins noirs de pluie, en la forêt mouillée,
Sur la mousse et le thym s'égouttent lentement;
Une blanche nuée au nord s'est effeuillée :
Ses pétales de lait sèment le soir charmant.

Le « grain » vient de cesser à peine. L'heure fraîche
Où le jour s'opalise unit sa pureté
A la brume qui plane et s'éclaire ou qui lèche
Les collines de son effluve velouté.

Le ciel délicieux en souriant frissonne...
Près de moi des rochers humides sont moirés
De plus riches couleurs qu'un feuillage d'automne
Et vivent d'eau limpide et molle pénétrés.

Un parfum de bruyère et de myrte se mêle
A l'odeur de la terre, aux lents souffles de l'air;
Par intervalles passe une senteur nouvelle
Un vent vierge et salé qui monte de la mer,

Dans un vallon fleurit un bois de lauriers roses
Où ruisselle un torrent invisible; et, là-bas,
Vêtus par le couchant de délicates roses,
Et, dans l'ombre, voilés de grappes de lilas,

De hauts rochers, debout dans les vagues sanglantes,
Respirent la beauté du crépuscule d'or
Où, porté par le vol heureux des vapeurs lentes,
Un féérique Bacchus nonchalamment s'endort.

II

Sous le ciel gris l'allée est riche et monotone
Où des tilleuls chargés de leur feuillages d'or
Jusqu'au vide horizon forment sur chaque bord
Un mur morne et pompeux comme le vieil Automne.

Par instants une feuille aux rameaux secs frissonne
Et mollement tombe sur le sol pâle et mort.
Silencieusement le fastueux décor
Aux souffles du matin tremble et se découronne.

Et dans l'allée immense où je marche, attendri
Par les chansons de ma tristesse, mon esprit
De grands rêves mourants se compose un cortège.

Les feuilles tournent dans l'air moite et la vapeur
Et vont dormir aussi doucement que la neige
Qui, l'hiver, du ciel blanc descend avec lenteur.

III

Des chimères rouges et noires
Se tordent dans le jour mourant.
Leurs crinières et leurs nageoires
Se déforment en s'azurant.

Les hauts palmiers phénix qui dressent
De chaque côté du portail
Leur stipe écailleux et caressent
De leurs palmes en éventail

Les grands piliers de pierre dure,
S'ensanglantent dans le couchant
Et leur magnifique stature
D'ombre et de pourpre se tachant

Roides, fastueux et mystiques
Ils regardent monter la nuit,
Tels que des Dieux mélancoliques,
Rouges de rêve et noirs d'ennui.

A UN DÉMON

Tes lourds cheveux bouclés couleur de saphir sombre
Encadrent le contour de ton frêle visage
Et versent tristement leurs reflets et leur ombre
Sur la clarté de ton charmant regard sauvage.

Comme un soleil de pourpre au fond du crépuscule
S'en va, riche et voilé d'une lumière tendre,
Au fond de tes grands yeux ton rêve ardent recule
Devant les yeux humains qui voudraient le comprendre.

Un songe redoutable, effrené te dévore,
Tu n'as que du dédain pour l'homme et pour ses vices,
Tu refuses d'aimer la femme qui t'implore,
Toi qui sais des tourments plus doux que les délices.

Quelle noire splendeur inonde ta pensée
Et brûle jusqu'aux os ta force solitaire?
Quel plaisir inconnu tente ta chair lassée
O toi qui hais le ciel et méprises la terre?

La domination muette et la science
Règnent aux ombres de ton pâle front sans rides
Et, par ta volonté, souple en sa patience,
Tout s'est réalisé de tes désirs avides.

Pensif et gracieux dans ta robe de femme
En tes péchés, du monde ignoré, tu reposes.
Ton orgueil se recueille au temple de ton âme,
Où tes calmes remords s'ouvrent comme des roses.

Mais tu veux chaque jour de plus âpres ivresses,
Par des crimes nouveaux ranimant ton génie,
Et sans comprendre encor où mènent tes tristesses
Tu cherches dans le mal une extase infinie.

Ah! le mal est fini, le néant le limite.
Tu te fatigueras de tes mornes victimes.
Les songes monstrueux que le plaisir irrite
Imaginent en vain d'insondables abîmes :

La matière s'épuise et la haine se lasse.
Rêver même devient une amère torture
Pour le pâle désir que le dégoût enlace.
La chair ne trouble plus l'âme stérile et dure.

L'indifférence éteint le désir, l'orgueil même.
L'avenir devient nul qui paraissait immense,
Le démon n'est plus rien que son ennui suprême,
Puis la faim du néant ronge l'indifférence...

AMOUR MYSTIQUE

PAYSAGE SYMBOLIQUE

A gauche une montagne aride, haute et noire
Et le sommet chargé de nuages sanglants
D'où jaillit la lumière en remous violents
Riches comme la force et comme la victoire.

Ainsi, du haut de mon altière volonté,
Au milieu des vapeurs d'un hymne qui s'enflamme
A jailli le premier grand rêve de mon âme,
Sanglant d'amour superbe et brûlant de beauté.

Et la vaste lumière à mes pieds comme un fleuve
Sur un plateau stérile épand des vagues d'or
Et baigne en vain le sable inerte et le roc mort,
Moins déserts que les temps de ma cruelle épreuve.

Mais l'horizon brumeux et le ciel de la mer
Où le fleuve embrasé royalement s'abîme

Semblent l'ascension et le repos sublime
Qui firent étranger pour moi le monde amer.

CANTIQUE A L'ÉPOUSE

L'époux chantait à l'épouse :
O princesse des Archanges,
O sœur, pensive et jalouse,
De mes souvenirs étranges.

Toi qui sur le sable amer
Où les flots viennent mourir
Marches en priant la mer
D'enfanter ton avenir.

O toi qui rêves des gloires
Et des amours plus profondes
Que l'âme des vagues noires
Et que les plaintes des ondes.

Femme aux pâles cheveux d'or
Qui lis au fond d'un palais
Les Arcanes du Dieu fort
Et les cantiques secrets;

Calme comme le silence
Des ascètes centenaires,
Belle comme la souffrance
Des étoiles solitaires.

Les abîmes que ta voix
Par son timbre triste et pur
Me fait entrevoir parfois
Au delà du monde obscur;

Peuplés de forêts pensives
Sont parfumés de tristesse
Comme les rêveuses rives
Des fleuves de ta tendresse.

Sur l'océan ténébreux
Dans ma barque de saphir
Souvent nous partons tous deux
Pour le Royaume d'Ophir.

La barque bleue et divine
Sans gouvernail et sans rames
Marche au but qu'elle devine
Et vole à travers les lames.

Et, frissonnants, enlacés,
Regardant les flots sans voir,
Sur d'épais tapis tissés
De plumes de cygne noir.

Pendant le jour monotone
Et la nuit sereine et morte,
Pareils aux dieux de l'automne,
La froide mer nous emporte.



Epouse au front lumineux,
Voici que le soir descend
Et qu'il verse dans tes yeux
Des rayons couleur de sang.

Le crépuscule féérique
T'environne d'un feu rose,
Viens me chanter un cantique
Beau comme une sombre rose.

Ou plutôt ne chante pas
Viens te coucher sur mon cœur,
Laisse-moi baiser tes bras
Pâles comme l'aube en fleur.

La nuit de tes yeux m'attire,
Nuit frémissante, mystique,
Douce comme ton sourire
Heureux et mélancolique.

Et soudain la profondeur
Du passé religieux,

Le mystère et la grandeur
De notre amour sérieux

S'ouvre au fond de nos pensées
Comme une vallée immense
Où des forêts délaissées
Rêvent dans un grand silence...

AURORE

Comme un Gaulois blessé l'héroïque soleil
Déchirait de ses mains sa plaie éblouissante
Et les flots de son sang, plein de joie et vermeil,
Ruisselaient et riaient sur la terre vivante.

Ivre de son courage et de sa pureté,
Tu buvais avec moi les rayons de sa vie,
Et tu m'environnais de gloire, ô ma beauté,
Pareille au matin d'or en ta grâce hardie.

Le souffle virginal et tout-puissant des cieux
Nous portait les parfums des forêts et des plaines,
Et des frissons d'espoir couraient, forts et joyeux,
Des brins d'herbe tremblants aux planètes lointaines.

Comme si la nature, admirant notre cœur,
Imitait ses élans et, pleine de notre âme,
Frissonnait tout entière au vent de mon bonheur,
Comme au vent du matin une riche oriflamme.

———

ASSOMPTION

Comme l'hymne infini de l'amour et du monde,
Pareille en ton triomphe à l'amour triomphant,
Dans ta robe de feu, tes cheveux d'or au vent.
Vole ô Reine du Ciel, Vierge royale et blonde!

Les fleurs que tu semas, les perles de la mer
Ont rejailli vers toi pour charmer ta victoire,
Mais Satan souillera, pour offenser ta gloire,
De tourbillons fumeux les hauteurs de l'éther.

Qu'importe à notre amour et que fait à ma joie
La rage de Satan et des peuples maudits
Pour qui les clairs rayons des cieux du Paradis
Sont un glaive enflammé qui menace et tournoie?

Montons dans l'air brûlant pour y posséder Dieu!
Béni par ton regard, sauvé par tes caresses,

Tu m'emportes à lui, Reine entre les déesses,
Tes cheveux d'or au vent, dans ta robe de feu.

Avec un rire ardent, serrant sur ta poitrine
Le héros de ton âme et le maître de l'or
Égalant ton audace et ton sauvage essor
Aux vierges profondeurs de la beauté divine.

Au plus haut des neuf cieux et par-delà les cieux
Tu plonges, exaltant par tes chants invincibles
La Nature et l'Esprit rayonnants et terribles
Comme en leur liberté nos baisers furieux.

SOIRS D'AQUILON

O mon amour, viens dans le bois obscur.
Les lourds rameaux et les feuilles s'agitent
Au vent profond venu du glauque azur
Où les rayons du soir glacé palpitent.

Nous descendons sous les arbres plaintifs.
Les gouttes d'eau de l'étang qu'au passage
Le vent emporte, en ses souffles plus vifs,
Comme des pleurs nous mouillent le visage.

Les arbres noirs meuvent avec lenteur
Leur grand feuillage en larges ondes sombres,
Comme absorbés au rêve intérieur
Qu'attriste en eux la caresse des ombres.

La mer là-bas, blanche et grise, âprement
Couvre d'embruns les dents des roches dures
A l'horizon solitaire et dormant,
Deux barques dont frissonnent les voilures.

O mon amour, mon immortalité!
A respirer la profondeur sauvage
De ce beau soir désert et tourmenté
A voir flotter ce ténébreux feuillage,

Je crois entendre un chant de Beethoven
Plein des sanglots de nos âmes blessées,
Qui, par un chaste et douloureux hymen,
Confond en lui nos cœurs et nos pensées.

Ton regard dit : Je l'entends avec toi.
Et dans la nuit de la froide étendue,
Notre sanglot de désespoir, de foi,
Monte et se meurt en prière éperdue.

Tes yeux en pleurs et troublés me sont doux.
En leur beauté souffre une flamme intime.
Mon âme chante et tu grondes en nous,
Sombre infini de notre amour sublime.

ASPIRATION

A l'aube, nous parlions de tes nobles douleurs,
Ame divine, tendre, et que ce monde étonne,
Deux regrets t'attristaient dans ce matin d'automne
Qui teignait ton beau front de pensives couleurs.

L'un était que le bras des foules, les fureurs
Des peuples révoltés ou l'œuvre monotone,
Le vain calcul des rois que le hasard leur donne
Servent toujours le mal et ne croient qu'aux erreurs.

L'autre que les vaincus de la guerre éternelle,
Les poètes, amants d'un art étrange et frêle,
Sans forces pour lutter, n'offrent au Bien qu'un vœu.

Puissé-je, confident de ta pitié profonde,
Être ici-bas la force au service de Dieu
Et l'Idéal armé qui dédaigne le monde.

OMBRE

Le jour tumultueux, le bavard s'est enfui,
Brillant, multiple et vain comme la vie humaine.
Notre foi monte et Dieu descend, la nuit est pleine
De notre prière et de Lui.

Tu t'arrêtes avec un sérieux sourire
Sur un escarpement de granit et tous deux
Nous nous abandonnons longtemps aux mêmes vœux,
Les devinant sans nous les dire.

La Grande Ourse est penchante à l'horizon profond.
Nous regardons tourner le ciel chargé d'étoiles,
Et le vent de la mer qui passe dans nos moelles
A notre infini se confond.

Tes yeux sont plus royaux que Sirius, plus pâles
Que la Lyre, selon leur rêve ardent ou las,
Et ta douleur mugit ou sanglote tout bas,
Comme l'Océan plein de râles.

Tu n'as rien de commun, Esprit lucide et fier,
Avec la Terre esclave et que l'homme laboure.
Un magique halo de mystère t'entoure.
Tu viens du Ciel et de la mer.

Les arbres, les rochers font des blocs de ténèbres
Dans l'ombre, sur le mont où nous sommes debout
Et la plaine à nos pieds s'éloigne et se dissout
En de basses brumes funèbres.

On ne voit que les grandes formes. Rien de clair,
Rien d'isolé, sinon les astres. La pensée,
Seule vivante dans la nature effacée,
Reflète l'immuable éther.

Quel vol silencieux de l'âme dans l'abîme...



Le ciel de la nuit
Où s'épanouit
La lune,
Nymphœa candide,
Tes yeux font splendide
Son onde brune.

Dans le haut des cieux
Tu penches tes yeux
De mage
Sur la nuit immense,
En qui se balance
Ta fière image.

Tes yeux demi-clos
Laissent fuir des flots
D'étoiles,
Et ton corps rayonne
Comme un soir d'automne
Sous tes longs voiles...

LES DEUX AIGLES

De profonds sentiments croissent avec lenteur.
Et souvent les esprits qui hantent la hauteur
Des plus sombres déserts de la nuit glaciale,
Ouvrent malaisément leur aile impériale.
Le suprême Génie et l'éternel Amour
Ne se dérangent pas aux voyages d'un jour.

L'Amour unique hésite à chercher son abîme
Tant il s'ouvre au profond des cieux et du sublime,
Et le Génie a peur de ce qu'il porte en lui.
Et tous deux, maladroits, chargés d'un vaste ennui,
Se traînent n'osant pas espérer qu'il existe,
L'idéal, et fouettant des plumes le roc triste.

Mais ils montent enfin, lentement, l'un plus fier
Que l'Aigle noir qui crie enivré de la mer,

L'autre, l'Amour, plus beau que l'Aigle d'or qui pose
Sa serre sur la neige inaccessible et rose
Du Kichanyunga vierge ou du Gaurisankar.

Ils s'en vont tous les deux hors du monde, à l'écart.
Ils n'ont pas soif ainsi qu'un aigle de matière
Seulement de l'aurore et d'un flot de lumière.
Où l'on peut désirer l'âme n'a pas assez :
Eux ne s'arrêteront que les cieux dépassés.
Ils poursuivent l'éther sans borne et sans pilastres
Et dont la nuit sereine est au delà des astres.

Ils sont à l'aise maintenant. Oh! tour à tour
Voir s'envoler ainsi le Génie et l'Amour
Eternels du rocher de son âme immobile
Oh! quelle destinée idéale et tranquille...
Celui qui la vivra rira de la douleur.
Qu'on le torture il chante et garde la pâleur,
De l'heure où, loin du sol et des hommes vulgaires,
Il a vu s'envoler les deux superbes frères,
Le géant Aigle noir et le grand Aigle d'or.
Qu'importent le malheur, la défaite, la mort?
Ils sont là-haut jetant leur ombre sur les mondes.
Ils planent à jamais dans les hauteurs profondes
Où leur regard n'aura fatigue ni sommeil
Et ne descendront plus, même sur un soleil.

PORTRAIT

Tu laissais ton regard chanter comme l'Étoile
Dont le Mage parfois entend l'hymne lointain,
Les rayons de tes yeux descendaient comme un voile,

Et ton visage était la neige qui se teint
Dans la féerique nuit du pôle et qui reflète
L'aurore boréale et l'air adamantin.

En ton mort vêtement de pourpre violette
Tu rayonnais ainsi tes songes dans la nuit,
Et ta splendeur parlait pour ta bouche muette.

Ton front haut se courbait sans joie et sans ennui,
C'était la tour où veille un Prêtre taciturne,
Dominateur du monde et méconnu de lui.

Et l'aspect de ton front, Prophétesse nocturne,
Rappelait, évoquant la sphère des Anciens,
Le ciel fixe immuable au delà de Saturne.

Tes yeux pâles n'étaient ni païens ni chrétiens,
Ils étaient à la fois doux comme ceux des Anges
Et profonds comme ceux des Dieux Égyptiens.

Ils étaient gris avec des feux verts et des franges
De cils fins et brûlaient dans l'orbite royal,
Comme l'autel en flamme au fond de nefs étranges.

Tes blonds cheveux cendrés, d'éclat zodiacal,
Partagés et flottant en boucles impalpables,
Jouaient la nue éparse autour de l'Idéal.

Et je pensais devant tes grâces redoutables
Aux portraits du Vinci, peu semblables à toi,
Et cependant tes sœurs, tes frères véritables.

Avec plus de fierté sans doute et plus de foi.
N'es-tu pas leur égale en tranquille mystère,
Et ton charme au désir verse-t-il moins d'effroi?

Comme Monna Lisa *tu sais*, hors de la terre.

*
* *

Ton profil d'héroïne est plus fier que le sien.
Sa courbe délicate est mieux impérieuse,
Le cœur de Déborah reconnaîtrait le tien.

La Joconde est obscure et tu es radieuse,
Si le calme infini vous hante également
Elle est le soir et toi l'Aube mystérieuse.

Ton sourire est aussi plus vague et plus charmant,
Ta bouche avec langueur et pâleur se déplie
Et les coins attendris s'abaissent tristement :

Limpide profondeur de ta mélancolie,
Tendresse, expansion sublime, pureté,
Pleines de tant d'amour, de grâce et de folie...

Mais tes yeux et ton front dans leur sévérité
Demeurent surhumains et troublent la science
Autant qu'Elle, pensive et haute volupté,

Vous avez pour l'instinct la même indifférence,
La même ambition de paradis perdus,
Elle par la pensée et toi par la voyance.

Mais la cause est en Dieu des rêves éperdus
Qui traversent parfois ton calme et disparaissent
Vers l'Absolu sans forme effrayamment tendus.

Elle, Monna Lisa, les vœux qui la caressent
Glissent en descendant vers des gouffres discrets
Où des formes d'amour impossible se dressent.

Elle s'en va chercher dans le fond des forêts
Le mirage de force et la profonde orgie
Que la grande Isis couve en ses antres secrets.

Chaude est sa volonté, fraîche ta nostalgie.
La Kabbale c'est toi, mélancolique Esprit,
La Joconde respire une fauve magie.

Toutes deux vous avez percé mon cœur meurtri
Par l'acier cruel d'une espérance sauvage
Mais je n'ai pas prié quand elle m'a souri.

Ta mystique grandeur, ta beauté, ton courage
Quand elle m'a tenté m'ont fait honte de moi,
J'ai brisé sans efforts le langoureux servage,

Et je suis devenu le Chevalier qui croit
A l'unique idéal, négation du monde,
Ma sœur, et j'ai trouvé vulgaire devant toi

Le sourire onduleux et noir de la Joconde.

*
* *

L'Absolu n'est pas roi dans une seule gloire
Et la blanche splendeur comme la splendeur noire,
Incarnent toutes deux la terrible Unité.
Mais l'Unique a pour loi, ténèbres ou clarté,
La concentration d'une amour éternelle
En une volonté virginale comme elle.
Il est de blancs démons et des Anges obscurs,
Et si, tous deux fixés dans les abîmes purs,
Mon âme a reflété plutôt l'ombre et la tienne,
La lumière, il n'est rien de Dieu qui t'appartienne
Et ne soit pas à moi ni rien de sa Hauteur
Ténébreuse qui soit ignoré de ton cœur.

La Joconde s'enivre au vin de la matière,
Non pour être obscurcie et loin de la lumière,
Mais pour ne pas garder la grande volonté
D'aimer uniquement l'Ame et la pureté.
Ma sœur, de l'Idéal soyons la double grâce,
Fleurissons pour jamais pendant que l'être passe,
Et dans notre bonheur les Anges pourront voir
Le lys pâle monter à l'ombre du lys noir.

CANTIQUE

I

Dans l'oasis brûlante où dort notre Palais,
Les palmiers, enlacés de géantes lianes,
Au torride souffle des solitudes planes
Bercent, sans se mouvoir, leur radieuse paix.

En terrasses d'orgueil et de magnificence,
Dans l'immuable ciel où fume le désert,
En tours de diamant noir, d'or rouge, et d'or vert,
Se dresse l'éternité du Palais immense.

Le soir, sur les balcons de jade et de saphir,
Je vois, en ton regard où ma prière plonge,

Beau comme la douleur, le silence et le songe,
Fleurir la blanche lune et le soleil mourir.

Puis la volupté spirituelle, attendrie,
D'enlacer doucement ton corps et de sentir
Avec lenteur et sans baisers s'anéantir
Ma pensée aux profondeurs de ta rêverie...

II

Triste majesté des vœux anciens,
Chers drapeaux troués des souvenirs,
Êtres oubliés qui restez miens,
Confondus à mes nouveaux désirs.

Vous hantez ces grandes solitudes,
Mais sans désespoir, regret ni haine,
Vieux amours, pâle chair humaine,
Passion passée, incertitudes.

Vous le comprenez, j'aimais en vous
Ce que j'ai conquis, notre Idéal.
Vous étiez encor trop lourds de mal
Pour me suivre en mon bonheur jaloux.

L'amour infini n'est impossible
Que pour celui-là dont le cœur doute.

Vous avez aimé comme on écoute
Le chant d'une étoile inaccessible.

Vous avez douté, vous êtes morts,
Et je suis parti cherchant toujours
Ce qui semblait vague à vos cœurs lourds,
Cruellement noble à vos remords.

Brûlons des parfums aux vapeurs sombres
Devant l'ostensoir de la victoire,
En qui j'ai cru, vous qui n'osiez croire,
Amours oubliés, lunaires ombres.

III

Hors toi dont les regards sont d'un Mage et brûlants,
Non de pensée humaine et de clarté solaire,
Mais retiennent captifs au lac de leur lumière
Le Dragon de flamme et les basilics sanglants.

Nulle n'avait compris mon âme en ses élans
Vers l'abîme suprême et ténébreux qu'éclaire
Obscurément le sang d'un Dieu blême en prière,
A flots désespérés ruisselant sur les flancs.

Mais toi, qu'un signe occulte a comme moi scellée,
Nuit sans étoiles et richement étoilée,
Derrière tes vapeurs, de soleils et de Dieux.

Tes angoisses, je sais qu'elles aiment les miennes,
Et quand tu m'as tendu ton cœur mystérieux,
Ton cœur morne était plein de mes douleurs anciennes.

IV

Un Dieu jeune et morose au fond d'un temple noir,
Berce en ses bras voilés la reine qui l'enlace.
Languide, elle semble en sa délicate grâce
Un grand lys pâle aux mains pensives d'un beau soir.

Leur visage qu'altère un douloureux espoir,
Souffre, obscurci de doute et lumineux d'audace.
Le sépulcre inconnu les tente et les menace;
Leurs yeux resplendissants se regardent sans voir.

C'est l'heure de mourir pour monter aux étoiles.
Lentement, ramenant ses mains sous ses longs voiles,
Le Dieu s'est renversé sur les sombres coussins.

Tous deux meurent, lui morne en sa joie extatique,
Elle tendre, appuyant doucement sur ses seins
Le front pur et glacé de son époux mystique.

HORS LA VIE

Immuable et les yeux brûlants d'une pensée
Par nulle autre conçue encore, elle attendra
Que sa prière unique enfin soit exaucée.

Et l'insensée a dit : Pour moi Dieu descendra.
Et, sans souci du temps, son lourd regard demeure
Splendide, amer, pareil aux lacs du Sahara.

Entre tous les moments de l'être immense, une heure
Sera, ténébreuse et sans éclairs, mais rongeant
D'occulte feu son cœur jusqu'à ce qu'elle en meure.

Elle reste extatique, insensible, songeant
A l'infini de sa douleur surnaturelle,
Droite au seuil du désert monotone et changeant.

Quel mystique Aigle noir s'est abattu sur elle,
D'ombres enveloppant son front haut et ses yeux,
Et voilant sa beauté de tristesse éternelle?

Elle n'a contemplé la terre ni les cieux.
L'espoir, la volonté qui souffrent dans son âme
Sont, comme des vaincus, toujours silencieux.

Et rien n'existe plus pour ses yeux que leur flamme.
Invisible et réel, tout s'est évanoui
Devant la profondeur de ce regard de femme.

Le bien, le mal connus n'auront pas ébloui
Son désir ni tenté l'Idéal solitaire
Qui rend son front hautain et pâle comme lui.

Je ne veux ni le Ciel, ni l'Enfer, ni la Terre,
Pense-t-elle, et les voix pénétrantes du soir,
Avec crainte et tendresse, implorent son mystère.

Le mal est trop vulgaire et trop froid le devoir.
L'homme ne voit que vie et mort : Vaine apparence...
Son âme peut aimer selon ce qu'il peut voir.

Les beaux Anges du Ciel n'ont pas eu de souffrance.
Les saints mêmes perdus aux gouffres de leur Dieu
Ne s'y confondent pas jusqu'à changer d'essence.

C'est l'Absolu, le sombre Absolu qu'elle veut.

*
* *

Les Archanges, troublés par sa froideur sublime,
Autour d'elle planant dans les rayons de l'air
De son regard tranquille interrogent l'abîme.

Mais elle a répondu : — Vous n'avez point souffert
Ce désespoir, que Dieu connaît et qui m'envoûte,
De voir le Ciel aussi peu divin que l'Enfer.

L'extase vous suffit à vous... Pour que j'écoute,
Il faut que par la voix m'implore une douleur
Qui soit ma douleur même et qui la saigne toute.

Des Chevaliers, des Rois, en leur manteau couleur
De lune, nuancé de charmant crépuscule,
Gracieux, doux, l'air aventureux et rêveur,

A celle dont le lent regard prie et calcule,
Ont chanté leur tendresse et leur jeunesse d'or,
Et le sourire en fleur du courage crédule.

Mais elle a répondu : — Vous m'aimez tant qu'il dort
Mon désir redoutable, et mon dédain vous tente.
Enfants d'un jour, l'amour est fort comme la mort.

Et vous reculeriez, l'âme dans l'épouvante,
Votre amour sécherait comme une rose au feu,
Si j'écoutais et si je devenais vivante.

Hommes, craignez, je suis l'espérance d'un Dieu.
D'autres sont arrivés, nés aussi de la femme,
Mais qui ne chantaient pas fraîchement leur aveu.

Artiste ravagé, savant, poète, brahme,
Chacun laissait couler, comme en un fleuve amer
Sortant des grottes et des cavernes de l'âme,

Des mots plus fatigués que les flots de la mer.
Et la Reine répond : — Vos Muses courtisanes
Vous ont trop divertis du Rêve unique et fier.

Prophètes à demi, vous demeurez profanes,
Vous avez beau savoir de l'homme et du soleil
Autant de vérités qu'ils conservent d'Arcanes,

Votre Verbe est encore peu lucide et pareil
Aux tâtonnements d'une incertaine Voyante,
Quand elle balbutie à son premier sommeil.

Et l'Idéal fixe en sa force flamboyante,
Unité, Liberté, Divinité, Beauté,
Ne se réfléchit pas en votre onde fuyante.

Si vous l'aviez connu, vous l'auriez imité.
Et votre calme esprit, se retirant de vivre,
Eût, dans la solitude, acquis l'Éternité.

Ceux-là mêmes de vous que le désert enivre,
N'y viennent pas chercher un Absolu réel,
Mais cette vision qu'il leur plaît de poursuivre.

Et votre amour serait semblable à votre Ciel,
Gloire mouvante, orage et brumes empourprées,
Mais rien d'incorruptible et de surnaturel.

Mains aux doigts pâles et faces désespérées,
Ont supplié la Reine indifférente, au loin,
Dans le désert et les dunes décolorées,

Ces hommes, le front mort, ne se retournant point,
Déchus de la suprême et mystique chimère,
Aux rayons de l'aube orientale qui poind,

Repartent vers la vie et la pensée amère.

*
* *

Une après-midi chaude où la Reine lassée
Voyait monter le sable en trombes au ciel lourd,
Un violon, à son oreille caressée,

Chanta soudainement un air étrange et sourd
Qui donnait au corps des sensations si fines
Qu'il devenait doué de pensée et d'amour.

Mais l'air assoupissait les tortures divines,
Et l'âme se fondait par lui dans un ennui
Plein de tentations haineuses et chagrines.

Et frais comme le soir, voilés comme la nuit,
Sveltes et blêmes sous leurs chevelures rousses,
Dans leurs yeux un serpent qui s'éloigne et qui fuit.

En des paroles mélodieuses et douces
Comme leurs gestes et leur peau, discours flatteurs
Et plus doux que la lune errante sur les mousses,

Les démons sont venus, féeriques imposteurs,
Tenter la Reine et faire entrevoir à son rêve
Au fond d'un lac muet de rouges profondeurs.

Mais elle a répondu : — Je ne suis pas, comme Ève,
Ignorante, et je sais dans le germe prévoir
Tout ce qu'est la moisson au jour qu'elle se lève.

Votre mélancolie et votre nonchaloir
Et même la fureur âpre que vos visages
Par moments en leurs nerfs moroses laissent voir.

Vos crimes douloureux, vos sciences sauvages,
Et le pervers attrait que la damnation
En son éternité montre aux sombres courages,

Tout l'infini du mal n'est qu'une illusion.
La douleur, le remords et le sang ne fécondent
Ni la stérilité ni la corruption.

Qu'aux steppes de la mort vos pensers vagabondent,
Y cueillant le poison d'un plaisir inconnu,
Ou, mornes, à l'orgueil absolu se confondent,

Pour le contemplateur qui voit votre âme à nu,
Votre agitation comme votre silence
Ne sont que fausse rage et calme convenu.

Qu'importe votre haine et votre violence?
Votre âme est morte, à jamais pierre et ne sent rien,
Et qu'importe votre contemptrice indolence?

Votre orgueil est sans cause et vous le savez bien.
Comment m'aimeriez-vous, impuissants égoïstes,
Et dont le cœur est un vomissement de chien?

Vous haïssez en bas, et si vous êtes tristes,
Ce n'est pas d'un amour sublime et dangereux
Qui vous aurait damnés tels que d'impurs artistes.

Mais c'est d'être sans un amour et vos yeux creux
De froides voluptés et de sèches souffrances,
Votre égoïsme seul crie et jaillit par eux.

Je vois, malgré vos féminines apparences
Et vos corps onduleux, le vil de vos esprits
Et le secret banal de vos indifférences,

Et la vulgarité du mal j'en ai mépris.

*
* *

Le crépuscule tombe, et dans le sable obscur
Couché sur une dune à l'éclat diaphane
Du soir livrant les plis de sa robe d'Assur,

La Reine a vu dormant, prêtre au front de Diane,
Un blond anachorète aux longs cheveux tressés,
Pâle et beau comme Apollonius de Tyane.

Il rouvre paresseusement ses yeux glacés
Et, restant à demi couché dans la pénombre,
Chante à la Reine ces blasphèmes cadencés :

— Monotone lumière, abîme terne et sombre,
Tous deux sont incomplets et fatiguent bientôt.
Le Paradis, l'Enfer, la foule les encombre.

Le plaisir subtil et terrible qu'il nous faut
Ne peut être donné par la seule lumière
Et l'exaltation vers les flammes d'en haut,

Ni par le mal uniquement et la matière,
Mais tout ce que le monde a souffert et joui,
Par la vertu, le vice et la révolte altière,

Notre esprit libre doit le concentrer en lui.
Et le Bien et le Mal, s'exaltant l'un par l'autre,
Se fondront pour notre âme en un spasme inouï.

Le crime où le Démon journellement se vautre,
Pour sa pensée aride a perdu sa saveur
Et l'extase devient familière à l'Apôtre.

Mais moi qui sais unir le doute à la ferveur,
M'abîmer tout entier aux visions mystiques
Et de Satan garder l'étreinte et la faveur,

Ecoute mon secret cantique des cantiques
Et comment le remords à la sensation,
La volupté cruelle aux rêves extatiques,

Donnent une amertume âpre, une tension
Désespérée, et quel frisson triste et sublime
Emeut le sacrilège en sa corruption.

Si tu veux être Lucifer et sa victime,
La tentatrice et la séduite, laisse-moi
Eveiller en ton sein que mon souffle envenime

Un désir, non pas riche et dévorant, mais froid
Comme la volonté d'une raison perverse
Qui, pour toi, me rendra moins dangereux que toi.

Voici le chant secret, l'eau morte que je verse
En l'urne taciturne et dure, dans ton cœur,
Eau corrosive qui le mord et qui le perce;

Eau qui change en bronze informe l'airain vainqueur
Et l'urne orgueilleuse en vase des Danaïdes
Toujours vide et rongé de soif et de rancœur.

Les parfums ténébreux et les parfums splendides
Emanés de nos corps nous environneront
D'Archanges monstrueux et de Démons candides.

Au milieu de ton diadème sur ton front
Un lingham de rubis dans une croix d'agate,
A ta main des lys blancs dont les baisers tueront,

Sur un autel couchée en ta robe incarnate
Ecoutant murmurer et gémir dans ton sein
Les vagues de la mort où dort la morne Hécate,

Tu contempleras mieux qu'un ascète et qu'un saint
Les célestes douleurs et les béatitudes
Qui descendent vers toi, mélodieux essaim.

Et pamée en d'hiératiques attitudes
Tordras en même temps sur ton corps, déchiré
Par ses crochets aigus et ses écailles rudes,

Un grand serpent aux yeux humains et consacré
Par les paroles qui transfigurent l'hostie,
Un démon au corps d'émeraude et d'or marbré.

Tu seras d'horreur et d'orgueil anéantie
Le sang ruissellera sur ta chair, le plaisir
Rouge sur ton âme et — sauvage eucharistie —

Le Démon que ta main hautaine a su choisir
Boira le sang de ta chair et de ta pensée
Et mordra ta chair et mâchera ton désir.

Puis je viendrai quand tu seras desenlacée
Sur ta lèvre baiser les marques du Démon
Avec ma bouche par les anges caressée.

Moi que servent tous deux Michaël et Mammon
De toi je ferai l'impératrice, l'épouse
Du mauvais Messie et de l'impur Salomon.

Par moi tu connaîtras les étreintes des douze
Séraphins noirs et des sept Archanges royaux :
Un infini pour nous deux seuls, reine jalouse.

Nos corps nus et chargés de limpides joyaux,
Nos âmes par un ciel qu'elles ont fait, hantées,
Fouleront toutes lois comme des escabeaux,

Lumière, nature et conscience domptées,
Offriront à nos mains mille cieux, mille enfers,
Nous régnerons et nous serons des dieux athées.

Oh! livre à mes baisers, ouvre tes membres chers...
Nous tuerons et nous guérirons, meurtriers, prêtres,
Nous marcherons sur les nuages et les mers.

On nous appellera bienfaiteurs, rois et maîtres,
Fils de Dieu, puis les fous par qui nous serons crus
Nous les ferons entre eux s'égorger comme traîtres.

Viens, de rêves cruels parfumant tes seins nus,
Contempler dans mes yeux et boire sur ma bouche
Le charme de Satan et celui de Jésus.

La reine répond : seul le silence me touche
D'Elohim dont le cœur reste mystérieux
Même pour mon esprit et pour mon cœur farouche.

Que m'offres-tu de rare et de si précieux?
Le bien, le mal connus, dans un fiévreux mélange,
Et la confusion de l'enfer et des cieux.

Mais ton amour n'a rien d'impossible et d'étrange,
Tu ne vois pas plus loin que Satau dans le mal.
Tu ne t'envoles pas au delà de l'Archange.

Je te plains; dégoûté de l'humain idéal
Que tu trouves inerte et fade, tu méprises
Le péché par instinct, le rut de l'animal.

L'ombre chaude du crime aux illusions grises
Donne pour toi la force et l'ardente beauté;
Le rêve rend plus noir l'enfer dont tu te grises.

Mais tu n'as rien créé. Ta folle volonté
Un jour reconnaîtra le néant qu'elle embrasse
Le temps de ton ivresse, ô songeur, est compté.

Le contraste un moment gardera de la grâce
Et de l'horreur au bien par le mal animé,
Puis l'ennui reviendra plus morne et plus tenace.

Et l'oubli pourrira dans ton grand cœur fermé



L'hiver, l'été, le jour lassant, la nuit sereine
Roulent, depuis des siècles, aux pieds de la Reine.
Ses regards sont pareils, dans ses yeux lourds et beaux,
A des Dieux lumineux couchés dans leurs tombeaux.
Et douloureusement aux cils des larmes tremblent.
Autour d'elle parfois les Élus se rassemblent,
E les Saints attristés voudraient la consoler.

Mais elle attend Celui qu'ils n'osent contempler.
Ils savent qu'aucun d'eux ne toucherait son âme.
Comme un grand aquilon arrache une oriflamme
A sa hampe, plantée au sommet d'une tour,
Un vent de solitude arrache sans retour
Le magnifique espoir, oriflamme pourprée
Que la Reine arborait à son amour sacrée,
Mais la croix reste en haut de la hampe, debout,
Pendant que le drapeau s'enfuit dans le vent fou,
Et pour la Reine, morte aux songes de victoire,
A l'espoir en lambeaux survit une foi noire.

Tu ne veux pas de moi, dit-elle, Dieu cruel,
Et j'ai désespéré de l'amour éternel.
Hymnes des profondeurs qui me glacez les moelles,
Grands découragements qui tombez des étoiles,
Comme de mornes voix d'ombre et de désaveu,
Voix froides qui chantez l'isolement de Dieu,
Vous triomphez; je ferme humblement mes paupières
Sur mes yeux trop hautains de leurs sombres prières.
Je n'ai plus de courage, et tout mon cœur est las.
Celui que j'ai voulu, je ne l'atteindrai pas.
Il est inaccessible en son dédain suprême,
Et vouloir trop, c'est un terrible diadème
Qui se resserre un jour en écrasant le front,
Ah! mes bras amaigris jamais ne l'étreindront,
Le Roi, dont l'ombre errait, couvrant la solitude,
Et maintenant voilà que j'ai pris l'habitude
Du vague de l'esprit et du cœur sans désir,

Moi que des siècles autrefois n'ont pu fléchir
Dans mon ambition, j'hésite et je m'ennuie.
Les heures et les jours tombent comme la pluie.

Mais si tu ne viens pas, mon Dieu, je crois en toi.
Le songe évanoui ne trouble pas ma foi.
Seul tu es, seul je t'aime, et j'abhorre le monde.
Mouvement stérile et fastidieuse ronde,
Étoiles, saisons, mœurs, peuples, désirs errants,
Remous sans but, orage obscur, flots ignorants,
Inutile balancement d'immense écume,
A vous j'ai préféré le vide et l'amertume
De donner tout mon être à qui ne donne rien,
Et de nos deux néants j'aime encor mieux le mien.
J'ai vécu d'une haute et superbe chimère,
Moins que l'abaissement la folie est amère.
Je ne descendrai pas de mon ambition.
Vous me contemplerez saigner ma passion.
Je vais mourir; au fond du ciel inaltérable,
J'irai chercher Celui dont la froideur m'accable.
Il n'a pas daigné voir mon vieux cœur déchiré,
Mais dans mes tristes mains je le lui porterai.
S'il me rejette encor, si je suis condamnée
Pour le temps éternel à cette destinée,
De souffrir solitaire entre le monde et Lui,
Qu'importe? je vivrai mon enfer inouï,
Mon âme a su choisir la douleur surhumaine,
Et dans le désespoir entier, dans la mort vaine,
L'Amour est plus fidèle et l'Idéal plus beau.

Elle râle; et l'Esprit s'éteint dans le cerveau.
Les pâles cheveux rayonnants qui la couronnent.
Pareils à de flottants souvenirs qui rayonnent,
Sur le front partagés flottent rêveusement.
Son front solide et pur comme le firmament,
Ses yeux fermés, sa bouche amère et déjà blême,
Se fanent lentement sous le vent d'anathème,
Pas un vivant près d'elle et dans son cœur brisé
Rien d'humain, pas un cri qui monte du passé,
Pas une ivresse, même éphémère et cruelle.
Tout ce qu'elle a vécu si durement c'est elle,
Il faut finir tendue en un dernier effort
Seule dans son génie et seule dans sa mort

Sur le sable le corps de la Reine repose.
Le souffle d'occident sème, lent et morose,
Du sable sur les yeux qui, dans la mort rouverts,
Reflètent le profond zénith des cieux déserts.

*
* *

Comme un sombre couchant qui rongerait l'aurore
A l'horizon de l'Empyrée on voit brûler
Une âme qui détruit la vie et qui dévore.

Dans le haut paradis, elle fait déferler
Sa tristesse et les chœurs des anges qu'elle inonde
Dans ses flots ténébreux commencent à rouler.

Et des voix ont chanté que cette âme profonde,
La première depuis que les êtres sont nés,
Retourne à Dieu sans rien avoir voulu du monde.

Voici : Par son exemple et sa mort entraînés,
Pris de son âpre ivresse, accablé de leur vide,
Sûrs du néant de leurs délires obstinés,

Les êtres ont compris que le monde stupide
Recommence toujours le même avortement
Et que vivre hors Dieu n'est qu'un long suicide.

Ils sentent que l'esprit de la nature ment
Et les trompe par les désirs qui les épreignent
Et tous ont faim et soif de l'engloutissement.

Terres aux flancs brisés que les mourants étreignent,
Etoiles sans regard, tombent, cieux après cieux,
Et l'Ange sans rayons suit les hommes qui saignent.

Par millions vers le Malstrœm mystérieux
Planètes, paradis, élus, peuples descendent
En tournoyant avec des remous furieux.

Comme de vieux vaisseaux les grands astres se fendent
Et tout s'enfonce aux profondeurs de l'inconnu.
Puis sur l'éternité les ténèbres s'étendent...

Et la création sombre dans l'Absolu.

TABLE

Les Lys noirs. 1
Sorath. 3

Le Sceptre de fer 5

Solitude.
L'esprit 25
La nature. 26
A mes amis. 27
Renoncement 28

Magie.
L'hiérophante. 31
A l'initié. 32
Idéal 33
Les profanes. 34
Symbole. 36
Consolation. 37
L'invisible 38

Le Squelette 41

Espoir.
L'enchaînée. 45
Jérusalem. 47
L'astre noir. 48
Le jugement. 49
Volonté 50
Aux hommes 51

Paysages. 55

A un démon. 59

Amour mystique.

Paysage symbolique. 61
Cantique à l'épouse 62
Aurore. 65
Assomption. 66
Soirs d'aquilon. 67
Aspiration 69
Ombre. 70
Les deux aigles. 72
Portrait 74
Cantique. 78

Hors la vie. 83



PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPR., 18, R. DES FOSSÉS-S.-JACQUES.